

Robert Philippe

Prêtre de l'Oratoire

Entré: 1617.

Né en Ecosse, à le

Mort à Paris (St Honoré) le 5 janvier 1647.

Notes bio. bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

Voir :

Qobry : G. IV, p. 121

Batterel : G. I, p. 222-232 notice et page 194

G. II, p. 103

G. III, p. 35, 169

Bicaüs : G. I, p. 198

Bougerel : G. I, p. 79

Bonardi, p. 653

Gazette de France : année 1647, page 36.

6 March 1976

Dear Father Clavel,

Walter Montague, Commandant
Abbot of Pontoise, 1603-77

I am writing a biography of Walter Montague, who was son of the first Earl of Manchester and a courtier of Charles I and Queen Henriette Marie. He was converted to the Catholic Faith in 1635 and was probably received into the Church by the Queen's confessor, Father Robert Philip, an oratorian (probably of the Rome oratory). He later became a priest and an oratorian, probably of the Paris oratory; and I am trying to find out the date or dates of these two events.

The Father-Librarian of the Brompton
Oratory here in London has advised me
that your archivist might be able to
provide this information. The dates would
be either between 1635 and 1642 or
between 1649 and 1651. The period 1642-49
he was captured by Parliamentary rebels
during the English Civil War and imprisoned
in the Tower of London. I should be most
grateful for assistance in this matter.

Yours sincerely,

Michael Foster

(MICHAEL FOSTER)

1/ Merci d'avoir répondu pour moi à Mr Foster. D'accord aussi pour établir une chemise au nom de W. Montaigne, à introduire dans les Dossiers Bonnardet. Mais, il y a cependant un mais. S'agit-il bien de Walter MONTAGNE, comme vous l'écrivez? Pour moi j'ai lu sans hésitation W. MONTAGUE (le Montaigne, ou Montaigne, une vieille famille de la noblesse anglaise). Dès lors n'y aurait-il pas lieu de renvoyer M^{lle} Leroux aux dossiers Bonnardet, pour vérifier les diverses variantes possibles (avec les fautes d'orthographe de l'époque, surtout pour les noms étrangers): MONTAGUE^(?), MONTAIGUE, MONTÉGU(E). Il se pourrait que le Walter Montaigne en question se soit niché quelque part parmi... S'il n'y a pas, lui faire un dossier en y réunissant la lettre de M. Foster et votre réponse.

2/ Autre rectification pour M. Foster: le P. Robert Philip n'était pas "probably of the Roman Oratory" comme il le suppose, mais bel et bien des Oratoires de France. Ses souvenirs sont exacts, et un des deux Oratoriens qui restèrent près de la reine Henriette après le départ de P. de Bézulle et des autres, en 1626. Il doit avoir une brève notice dans Balthus, (ou du moins des allusions, voir table des matières).

Paris le 13 Avril 1976

M.Michael FOSTER
3 Marchmont Gardens
RICHMOND Surrey TW IO 6ET
Grande-Bretagne

Cher Monsieur,

En complément à la lettre que je vous ai adressée le 18 mars 1976, je vous informe que le Père Robert PHILIPPE appartenait bien à l'Oratoire de France. Nous possédons dans nos archives un dossier le concernant. Le Père Robert PHILIPPE est entré à l'Oratoire de Paris en 1617. Il accompagna la reine Marie-Henriette de France en 1625, revint en France. Il mourut rue Saint Honoré le 5 janvier 1647 (cf. Batterel, Mémoires Domestiques... T.I, p.222-232 notice et page 194- T.II, p.103 - T.III, p.35-169).

Je resta à votre disposition pour d'éventuels compléments, et vous prie de bien vouloir agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

Pierre CHAVEL
Supérieur Général

Paris le 18 Mars 1976

M. Michael FOSTER
3 Marchmont G~~l~~ardens
RICHMOND Surrey TW IO 6ET
Grande-Bretagne

Cher Monsieur,

En réponse à votre lettre du 6 mars 1976, j'ai fait faire des recherches au sujet de Walter MONTAGNE ; mais je regrette de devoir vous dire que rien n'a été trouvé à son sujet dans les archives dont nous disposons.

Avec mon cordial souvenir, je vous prie de bien vouloir agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux/

Pierre CLAVEL

Supérieur Général

Robert Philippe

Bettend II 288

garde aussi de ne pas manquer à la charité que l'on doit aux pèlerins, et à l'assistance qu'il faut leur rendre avec assiduité. Outre les travaux ordinaires, Dieu demande de vous, en votre maison, double charité et diligence à secourir, à prévenir et à servir ceux qui y viennent rendre leurs devoirs à la Sainte Vierge; et la dévotion spéciale, que nous devons avoir pour elle, doit nous rendre ce travail doux et facile. Je vous prie donc de reconnaître et peser cette obligation, et de vous examiner souvent sur cet article, auquel, sous prétexte de récollection et de repos, on pourrait manquer. Vous devez être des anges extérieurs, servant avec diligence et sollicitude les serviteurs de la Mère de Dieu, quitter pour cela le ciel, comme font nos anges gardiens, et référer ce travail et cette charité active et opérante à l'honneur des services que la Sainte Vierge a rendus à son fils, pendant son pèlerinage. A l'égard du dedans de la maison, si vous n'avez pas le courage de parler à tous assemblés, priez Dieu et lui demandez la grâce de parler avec fruit à chacun en particulier; et faites, par cette voie secrète et familière, le même bien que vous devriez leur faire à tous en commun.

Comme c'était un homme de tête et de bon conseil, M. de Bérulle le joignit aux Pères Gasteau et Métezeau, cette même année 1619, pour aller traiter de notre établissement à Toulouse, et l'envoya de là, l'année suivante, à Lyon, qui était alors notre unique école de théologie pour nos confrères. Le P. Bourgoing, qui l'avait ouverte et qu'il allait remplacer, l'avait rendue célèbre, et le P. Philippe, dont la netteté d'esprit et la capacité pour les sciences était le talent dominant, en soutint très bien la réputation. Il y fut cinq ans, faisant d'excellents disciples de l'école de Saint-Thomas, dont il était un sectateur déclaré. M. de Bérulle, qui prévoyait que si un homme de ce mérite lui était redemandé par les catholiques de sa nation pour les missions d'Angleterre (1), il ne lui serait pas aisé de le rem-

(1) BÉRULLE, *Lettre à Thyersault*, mai 1624.

placer par un professeur qui fût de sa force, crut trouver un expédient, pour perpétuer parmi nous sa doctrine, en l'engageant à dresser un cours entier de théologie pour être rendu public, et le fit presser de hâter l'ouvrage, dont il attendait de grandes utilités. *Je désirerais bien fort*, écrivit-il au supérieur de la maison de Lyon (1), *que le bon P. Philippe revît sa théologie pour l'imprimer, la rendant courte, sérieuse et solide; retranchant pour cela la superfluité des moindres questions et la multitude des arguments inutiles, en choisissant sur chaque matière principale une question importante, pour la traiter à plein fonds, exercer les esprits et servir de modèle à qui voudrait en traiter d'autres. Il y a longtemps que je désire que ce bon Père imprime une théologie pour servir entre nous et à plusieurs personnes occupées dans le monde, qui n'ont pas le loisir de donner tant de temps à cette étude. Je vous prie donc de l'y disposer, et de le faire commencer, et même, s'il a besoin de temps, de le décharger de son emploi, en mettant pour quelque temps à sa place le P. de Sonnas (homme de grande condition, de Savoie, qui nous avait été donné par saint François de Sales), car je crains que ceux d'Ecosse ne nous enlèvent le P. Philippe, et que nous ne perdions ce travail, qu'il a déjà bien avancé, et que nul autre que lui ne peut achever. Il finit sa lettre par ces paroles : Le peu que j'ai vu de ses écrits m'a grandement contenté.*

Nous n'avons cependant rien d'imprimé de ce Père, M. de Bérulle ayant été le premier à arrêter le cours de son travail, mais pour un sujet qui en valait bien la peine. Car l'année suivante 1625, obligé d'emmener en Angleterre douze de nos Pères, à la suite de la nouvelle reine, Marie-Henriette de France, sœur de Louis XIII, et pour y être ses chapelains, il choisit entre autres le P. Philippe, homme judicieux et savant, tel qu'il en fallait pour ce pays-là, et il le donna pour confesseur à cette vertueuse

(1) BÉRULLE, *Lettre au P. Thyersault*, mai 1624.

princesse, qui le goûta tant, qu'elle n'en voulut jamais avoir d'autre tant qu'il vécut, et qu'elle en fit le confident et le compagnon de sa mauvaise fortune, de sorte que, quand les Anglais le lui enlevèrent, au bout d'un an, et firent revenir en France nos Pères, ainsi que presque tous les seigneurs et dames de sa maison, elle insista tant qu'il fallut lui laisser le P. Philippe et le P. Viète, son compagnon (1).

Celui-ci était français, né à Evreux (2), et la reine en faisait aussi grand cas, comme de son côté, il fut toujours inviolablement attaché à ses intérêts et à sa personne. En 1637, le Père de Condren lui ayant écrit de venir faire un tour à Paris, cette princesse n'y consentit qu'à la charge d'un prompt retour. Voici dans quels termes elle s'en explique : *Mon Père, ayant appris que vous croyez nécessaire que le P. Viète allât en France pour quelque temps, je ne lui ai pas voulu refuser le congé qu'il m'a demandé, avec promesse qu'il reviendrait dans deux mois, tout au plus tard, avec votre congé. C'est pourquoi je vous écris à cette heure pour vous prier de me le renvoyer au plus tôt. Vous m'obligerez extrêmement, me recommandant à toutes les bonnes prières de votre couvent. Henriette Marie.* Ce père retourna, en effet en Angleterre, d'où il ne revint plus en France

(1) Elle eut d'abord M. de Bérulle, lequel, à son départ d'Angleterre, après trois mois de séjour, la laissa sous la conduite du P. de Sancy, et quand celui-ci fut renvoyé en France avec le reste de sa maison, la reine n'ayant jamais voulu prendre personne que de sa main, il lui choisit, dit le cardinal de Richelieu dans sa vie manuscrite écrite par lui-même, le P. Philippe, qui était un prêtre de l'Oratoire écossais, homme fort savant, qui avait été autrefois prisonnier, mis à la question, condamné et banni hors des états du roi d'Angleterre, pour le nom de Jésus-Christ, apparemment dans son pays en Ecosse, n'y ayant pas d'apparence que, s'il eut été ainsi noté en Angleterre, le roi l'eût accepté pour confesseur de sa femme. Car il le choisit, dit le cardinal, sur trois, que lui nomma le P. de Sancy par ordre de la reine. (RICHELIEU, *Vie mss.*, année 1626).

(2) *Ancien catalogue*, et DE MARSY, *Histoire de la persécution d'Angleterre*, p. 98.

qu'avec cette princesse, lorsqu'elle vint s'y réfugier, et, après la mort du Père Philippe, fut quinze ans son confesseur (1), c'est-à-dire jusqu'à sa propre mort arrivée au Palais-Royal, où il avait un appartement auprès de cette princesse qui y demeurait, et il fut enterré à la maison de Saint-Honoré, le 20 juin 1662.

Cependant, sur les plaintes réitérées de Louis XIV, de ce que, sans égard à la fois des traités, on avait honteusement renvoyé toute la maison de sa sœur, les Anglais, pour n'être point obligés d'en venir à une rupture ouverte avec nous (2), consentirent à recevoir à notre place huit capucins, que M. de Fontenay-Mareuil, notre ambassadeur dans ce pays-là, leur amena en 1630.

Alors le roi d'Angleterre insista encore plus fortement sur la sortie de nos deux Pères (3), mais la reine ne s'en voulut jamais dessaisir, quelque instance que fit notre ambassadeur, tant auprès d'elle qu'à la cour de France, pour représenter que les Pères de l'Oratoire et les capucins ne sauraient longtemps compatir ensemble, à cause de la jalousie qui paraissait être entre eux; se plaignant de ce que la reine ne donnait sa confiance qu'à nous, ce qui pouvait devenir une source fâcheuse de division dans ce pays-là.

Ils vécurent pourtant toujours bien ensemble, et n'eurent prise qu'avec les Anglais, qui, ne pouvant pas plus souffrir les PP. Capucins que nous, parce que les uns et les autres étaient zélés catholiques, dès qu'ils eurent commencé à secouer le joug de l'autorité royale, de la manière étonnante que chacun sait, ils se mirent à maltraiter et à persécuter ces bons Pères. Les premiers prêtres que la reine avait menés avec elle, dit un historien de ce temps-là (4), faisant mal aux yeux de ce peuple par leur vertu, ils exigèrent de sa bonté qu'elle en substituât d'autres à leur

(1) Voir *Ancien Nécrologe* et HERVÉ, *Vie mss. de Bérulle*.

(2) *Mss. de Boutillier*, *Lettre de M. de Fontenay*.

(3) *Le même*, *Lettre de juin 1630*.

(4) DE MARSY, *Histoire de la persécution d'Angleterre*, p. 92.

place ; les Pères de l'Oratoire leur avaient paru trop graves et trop modestes. On crut que la simplicité de la vie des capucins leur ferait un peu moins d'ombrage. Mais l'austérité de cet habit leur fit peur, et irrita leur chagrin.

Le gardien de leur couvent fut pris, et emprisonné, quoique domestique de la maison de la reine ; et tous ces bons Pères souffrirent près de quinze mois de continuelles alarmes, en s'attendant, à toute heure, de servir de matière à la rage d'une populace effrénée.

Nos deux Pères n'eurent pas un sort plus gracieux. Il n'y eut pas jusqu'à la cour de France, qui, par un ménagement politique pour celle d'Angleterre, avec qui on ne voulait pas se brouiller, ne contribuât à les harceler, en leur faisant retrancher leurs appointements (1). Ils jouissaient de ceux de grand aumônier de la reine, depuis l'expulsion de Mgr l'évêque de Mende, qui en avait fait les fonctions près d'elle. Quand l'abbé de Saint-Thaurin fut envoyé en Angleterre pour le remplacer, quoiqu'il trouvât bon de partager ses appointements de grand aumônier avec nos deux Pères, pour aider à leur subsistance, puisqu'ils étaient si agréables et si nécessaires à la reine, la cour le trouva mauvais, et lui en fit des défenses, sous prétexte des conséquences que cela pourrait avoir dans la suite pour le démembrement des revenus de cette charge, quand elle serait entre les mains d'un prélat moins riche que cet abbé ; mais au fond, pour les obliger à quitter, en leur retranchant les moyens de vivre, et, comme ils savaient se contenter de peu de chose, la reine fut toujours en état d'y pourvoir.

Elle avait un tel respect pour le P. Philippe, et il avait conservé un si grand ascendant sur son esprit, qu'un seul regard de ce Père était une leçon pour elle (2). Etant un jour entré dans sa chambre, lorsqu'elle était superbement

(1) *Mss. de Bouthillier. Lettre de Chavigny, juin 1631, à Fontenay.*

(2) *SENAULT, Oraison funèbre d'Henriette de France, p. 36.*

parée, et qu'elle portait une robe toute couverte de perles et de diamants, honteuse de paraître devant son directeur en cet équipage, elle lui dit qu'il fallait pardonner à sa jeunesse, et que, quand elle aurait quarante ans, elle prendrait le noir et quitterait les couleurs.

Ses malheurs et sa religion ne lui firent pas attendre ce temps et les bons conseils du P. Philippe n'y contribuèrent pas peu. Mais, non content de l'instruire et de la consoler, il la servit en sujet fidèle, et plus d'une fois au péril de sa propre vie, à l'occasion de quelques lettres interceptées, dont on prétendait qu'une était de lui (1). Le Parlement d'Angleterre présenta une adresse au roi pour l'engager à proscrire tous les prêtres et religieux, de quelque ordre et nation qu'ils fussent, qui étaient auprès de la reine.

C'était au P. Philippe qu'il en voulait spécialement, pour faire dépit à cette princesse, en lui ôtant sa consolation et son conseil. Charles I^{er} n'ayant pas eu égard à leur demande, ils citèrent ce Père à comparaître devant le Parlement, pour y rendre compte de sa conduite (2). Le P. Philippe se présenta. Ils lui ordonnèrent de s'obliger par serment à leur découvrir tout ce qui aurait pu tomber sous sa connaissance, et particulièrement tout ce dont ils avaient dessein de l'interroger, ajoutant qu'ils sauraient bien tirer de lui par la force ce qu'ils n'en sauraient avoir par la voie de la douceur. Alors, sans s'étonner de leurs menaces, il leur répondit fermement qu'il ne pouvait prêter le serment qu'on lui demandait, parce que, étant confesseur de la reine, il ne savait rien qu'il put révéler

(1) *Mercure français*, an. 1641, p. 837.

(2) DE MARSY, *Histoire de la persécution d'Angleterre*, p. 96. RAPIN-THOIRAS, *Histoire d'Angleterre*, t. 8, liv. 20, page 46, année 1641, dit : *Le P. Philippe, confesseur de la reine, fut aussi examiné par les Communes, qui ensuite, firent porter aux seigneurs une accusation contre lui et contre le P. supérieur des capucins de la reine. Mais vraisemblablement cette accusation n'était que pour les épouvanter et pour les obliger à se retirer.*

sans un crime énorme, et qu'il ne voulut et ne dut tenir très secret aux dépens de sa propre vie; et que, s'il connaissait quelque prêtre catholique caché dans Londres, il souffrirait plutôt toute sorte de supplices que de le trahir. Ils insistèrent pour lui faire entendre que ce qu'ils exigeaient de lui était seulement qu'il leur fit part des affaires secrètes concernant purement l'Etat, qui pouvaient être venues à sa connaissance. Il leur répliqua qu'il avait toujours été si peu curieux des affaires de cette nature, qu'il savait à peine ce qu'en disaient les gazettes, et que, s'étant toujours renfermé dans les termes de sa profession, ils tireraient peu de lumière de lui pour ce qu'ils voulaient savoir. Ils ne laissèrent pas de faire apporter une bible de la version de Genève, lui commandant de mettre la main dessus et de jurer qu'il découvrirait tout ce qu'il sait des affaires publiques. Il eut le courage de refuser de prêter serment de cette manière et de leur dire qu'il ne reconnaissait pas cette bible pour véritable et pour la pure parole de Dieu. Ce généreux témoignage, rendu à la face d'une assemblée qui tranchait de la souveraine, et qui n'était déjà que trop irritée contre les catholiques, les piqua de telle sorte, qu'ils le firent aussitôt amener prisonnier à la Tour de Londres, d'où, après avoir reconnu que leurs menaces et toutes les incommodités de la prison n'étaient qu'un exercice et un nouveau lustre pour sa vertu, ils le remirent en liberté, lui faisant entendre qu'ils le faisaient par pure considération pour la reine, mais, en effet, parce qu'ils ne savaient par où l'entreprendre avec quelque ombre d'équité, ayant toujours vécu, dit un autre historien de ce temps-là (1), avec tant de modération et fait sa charge avec une prudence et une charité si grande et si chrétienne, que la malice même ne pouvait rien trouver à mordre en sa conduite, qui ne respirait que sainteté et humilité.

(1) MENTET DE SALMON, *Histoire des troubles d'Angleterre*, liv. 3, page 189.

Nous manquerions, ajoute le même auteur, à ce que nous devons à sa mémoire, si nous laissions ignorer, après sa mort, un trait merveilleux de cette dernière vertu, qu'il s'est efforcé de tenir caché pendant sa vie. C'est que, la reine ayant demandé au Pape Urbain VIII un chapeau de cardinal pour une personne, Sa Sainteté fit difficulté de le donner à celui qu'elle proposait, mais lui témoigna en même temps qu'il l'accorderait très volontiers au P. Philippe, s'il plaisait à la reine de le nommer. Mais cette lettre du Pape étant tombée entre les mains de ce Père, et en ayant appris le contenu par celui qui en était porteur et qui croyait lui donner par là une agréable nouvelle, tant s'en faut que l'éclat de la pourpre lui éblouit la vue ou qu'elle flattât tant soit peu son esprit, qu'il dissimula humblement l'estime que le Pape faisait de lui, et ne rendit jamais cette lettre à la reine.

Nonobstant la rigueur des lois et les hasards qu'il avait courus, il ne cessa d'assister les catholiques de tous ses soins avec un zèle et une application sans relâche (1).

Il servit aussi fort utilement le P. Morin, dans l'édition de sa Bible des Septante, en lui envoyant les différentes leçons des manuscrits d'Angleterre sur cette version, que deux savants de sa connaissance de ce pays-là, Comber et Patrice Junius ou Young, lui avaient fait copier (2).

Cependant, comme les affaires de Charles I^{er} allaient en empirant, et qu'il ne trouvait presque plus de ressource dans les sujets de ses trois royaumes soulevés entre eux et ne s'accordant qu'à le combattre et le contredire, il fut d'avis d'envoyer en France la reine, son épouse, pour y demander au roi, son neveu, un secours d'argent et de troupes, ou, si elle ne le pouvait obtenir dans ce temps de minorité, rester du moins auprès de lui, avec plus de sûreté pour sa personne qu'elle ne pouvait s'en promettre dans ses propres états.

(1) DE MARSY, page 99.

(2) *Antiq. Orient.* Lettre du P. Philippe à Morin, 1634.

Il n'y avait que quinze jours (1) qu'elle était accouchée de la princesse Henriette, qui épousa depuis Monsieur, frère unique de Louis XIV, et il fallait se mettre sur mer, et abandonner ses royaumes, sa fille, son mari, qu'elle ne devait plus revoir. Ce n'était pourtant pas là sa plus grande peine, mais bien de conduire sa retraite avec tant de secret et de diligence qu'elle ne tombât point entre les mains des rebelles. Le Père Philippe se chargea de cette entreprise si délicate, et y réussit très bien, lui ayant fait trouver à point nommé un vaisseau armé de 44 pièces de canons, dans lequel elle se jeta, et lui avec elle, et ils arrivèrent heureusement en France au mois de juillet 1644 (2).

Nous ne possédâmes pas longtemps à Saint-Honoré le P. Philippe, depuis son retour. Au commencement de 1647, il fut saisi d'une maladie aigüe, qui nous l'enleva, la veille des Rois, après avoir reçu tous ses sacrements (3). Le matin de ce même jour, la reine d'Angleterre l'honora d'une de ses visites. Il lui parla longtemps en particulier, nos Pères s'étant par respect retirés de la chambre. Au sortir de chez lui, elle alla entendre la messe dans notre église, pendant laquelle on remarqua qu'elle pleura beaucoup, regrettant la perte d'un si saint et si excellent homme, qui l'avait si bien soutenue contre le poids de ses adversités, et qui, par les sentiments de foi et de religion qu'il lui avait inspirés pendant une direction de vingt-deux ans, l'avait préparée à cette patience vraiment héroïque et chrétienne, dont elle supporta la mort tragique du roi, son mari, sur un échafaud, peu d'années après.

On conserve de lui, à l'institution de Paris, un ouvrage manuscrit sous ce titre :

In omnes epistolas D. Pauli et septem Canonicas com-

(1) SENAULT, *Oraison funèbre d'Henriette de France*, p. 29.

(2) *Histoire de Charles I^{er}, roi d'Angleterre*.

(3) MENTET DE SALMON, p. 189, et *Ancien Nécrologe*.

mentarius. Roberto Philippo, Scoto, Congreg. Oratorie D. J. presbytero, auctore.

Il a 368 feuillets, in-8°, écrits en abréviations, mais d'une main nette et aisée. Pas un mot de texte qui n'ait sa note, et note tout à la fois si juste, si littérale, si claire et si courte, que je ne comprends pas pourquoi on n'en a pas fait part au public. Il fait véritablement regretter la perte de la théologie que notre Très Honoré Père lui faisait travailler, tant cet échantillon fait juger que sa doctrine était d'un bon disciple de saint Augustin et de saint Thomas, et qu'il avait l'esprit juste et net. Il s'attache principalement à établir, par saint Paul, nos dogmes controversés, et à prévenir les sens erronés auxquels les hérétiques des derniers temps détournent son texte.

Le Père Robert Philippe

M.M. 607, 1^{er} catalogue, N° 460 =

Robert Philippe, écossais, prêtre, mort en 1647

M.M. 608, page 37, N° 613 =

Le Père Robert Philippe, écossais, vint à Paris en 1617, lequel fut maintenant confesseur de la Sérénissime Reine d'Angleterre depuis 1625

Décédé à Paris en janvier 1647

Listes des Assemblées =

1641 Angleterre

1644 "

Gazette de France, année 1647, page 36.

Mort du P. Robert Philippe, de l'Oratoire, confesseur de la Reine d'Angleterre.

Nécrologe =

Le Père Robert Philippe, écossais, mort à Paris le 5 janvier 1647, à 7^h du soir en notre maison de Paris, assisté de N.R.P. général et en présence de toute la communauté assemblée dans la chambre, ayant reçu tous les sacrements et ayant été visité le matin de la Sérénissime reine d'Angleterre, de laquelle il était le confesseur depuis l'année 1625. Il lui parla longtemps, nos Pères étant retirés de la chambre et en sortant de la chambre elle alla entendre la messe en notre église, pleurant et regrettant la perte d'un si excellent et si saint homme.

Le Père Robert Philippe

Entré en 1617, mort en 1647

Batterel B. I p. 222-233 Notice 29

Le P. Robert Philippe était d'ornais. Il fut reçu dans l'Oratoire l'an 1617⁽¹⁾. Il fut envoyé deux ans après, à Saumur, supérieur de la maison M. D. Des Andilliers, que le P. Bourgoing venait d'établir. Il se présenta à lui quelques ecclésiastiques de ce pays. Ils ont été des nôtres, qui auraient souhaité de n'être pas obligés de venir pour cela jusqu'à Paris. Quoique M. de Bérulle les eût, sous sa conduite, en très bonnes mains, sa réponse au P. Philippe fut que Saumur n'étant pas un lieu destiné à former de nouveaux sujets, mais à exercer des gens tout formés, il était d'avis qu'il les envoyât à Tours; et que si le principal du collège de Saumur, qui en était un, ne pouvait même pousser jusqu'à Tours, il ne fallait pas l'éconduire, mais le recevoir chez lui; y ayant, dit-il, une obligation particulière pour nous à travailler auprès des ecclésiastiques et de les disposer à la grâce et au renouvellement de l'esprit de leur état; de quoi nous devons prendre un soin tout particulier. Et comme ce Père l'avait aussi consulté sur diverses peines, que sa modestie et la délicatesse de sa conscience lui feraient craindre dans l'exercice de ses fonctions, M. de Bérulle ajouta: « pour votre particulier, notwithstanding l'état humble et pauvre auquel vous vous retrouvez, ne laissez pas de travailler intérieurement en la voie d'oraison et d'obligation, car ce travail n'est jamais sans fruit encore qu'il soit sans satisfaction. Il est, d'ailleurs, toujours nécessaire et dans l'ordre de nos devoirs. Prenez

(1) Annuaire Catalogue. — Lettre du P. de Bérulle au P. Philippe.

Bicaïs

=

L'Oratoire de France =

Copie de la Bibl. N^{le} C. I., p. 175.
M^{ss}. D'Aix, C. I. p. 198

Robert Philippe, écossais de nation, était déjà prêtre et avait souffert persécution pour la foi qu'il professait, lorsque les Pères de l'Oratoire de Paris l'admisent dans leur Congrégation l'an 1617. Comme c'était un homme tout formé, qui avait fait d'excellentes études, qui possédait parfaitement la doctrine de S. Augustin et de S. Thomas et qui entendait bien les affaires, on eut pour lui tous les égards et les ménagements qui étaient dus à son mérite. Après l'avoir employé aux établissements que l'Oratoire acquit en 1619 à N.D. des Ardilliers près de Lannur et à la paroisse de la Dalbade à Toulouse, il fut envoyé l'année suivante à Lyon pour remplacer le P. Bourgoing, qui venait d'y enseigner avec célébrité la théologie aux jeunes sujets de la Congrégation. Le P. Philippe, dont la netteté d'esprit et la capacité pour les sciences ecclésiastiques étaient le talent dominant, en soutint très bien la réputation. Il en fut chargé pendant 5 ans et y fit d'excellents disciples. M. de Bérulle, charmé du bien qu'il faisait dans cet emploi, aurait désiré, pour le bien de la chose, qu'il ne l'eût jamais quitté; mais prévoyant qu'un sujet tel que lui pourrait être réclamé, un jour, par les catholiques de son pays, et qu'il serait difficile, dans ce cas, d'avoir un professeur capable de remplir le vide qu'il laisserait, ce sage Supérieur eut avis trouvé un expédient qui y remédierait; ce fut de l'engager à composer un cours complet de théologie selon sa méthode pour être rendu public et mis entre les mains des écoliers. Voici la lettre qu'il écrivit, à ce sujet, au supérieur de la maison de Lyon: « Je désirerais bien fort que le bon Père Philippe revît sa théologie pour l'imprimer, la rendant courte, saine et solide, retranchant pour cela la superfluité des moindres questions et la multitude des arguments inutiles, et choisissant sur chaque matière une question importante pour la vérité à fond, exercer les esprits et servir de modèle à qui voudrait en traiter d'autres. Il y a longtemps que je désire que ce bon Père imprime une théologie pour servir entre nous et à plusieurs personnes occupées dans le monde, qui n'ont pas le loisir de donner beaucoup de temps à cette étude. Je vous prie donc de l'y disposer et de la faire commencer; et même, s'il a besoin de temps, de le débarrasser de son emploi en mettant pour 9.9 temps à sa place le Père de Somras (homme de

grande condition de Savoie que S^t François de Sales avait fait entrer dans l'Oratoire; car je crains que ceux d'Esse ne nous enlèvent le P. Philippe et que nous ne perdions ce travail qu'il a déjà bien avancé et que nul autre que lui ne peut achever de peu que j'en ai vu, j'en ai, en finissant sa lettre, m'a grandement contenté. »

Ce projet ne fut cependant point exécuté et M. de Beaulieu y mit obstacle lui-même en choisissant le P. Philippe pour être un des 12 prêtres de l'Oratoire qui accompagneraient en 1625 Henriette Marie de France en Angleterre, à laquelle il fut donné pour confesseur, lors de l'expulsion des Français; le même que ce P^{re} resta toujours auprès de la Reine de la Grande Bretagne, qui le goûta tant qu'elle ne voulut jamais avoir d'autre guide dans les voies du salut, tant qu'il vécut. C'était en effet un prêtre 6.8
digne de toute sa confiance, qui joignait à des lumières peu communes une piété tendre, beaucoup de prudence, une droiture rare et dont les conseils et les exhortations lui firent une grande ressource dans la triste position où elle se trouva réduite, lorsque l'esprit de rébellion et de fanatisme se déclara d'une manière si cruelle contre sa maison. Avant ces tragiques événements, le P. Philippe se vit sur les rangs pour être élevé à l'une des plus brillantes dignités de l'Eglise, honneur qu'il n'avait ni brigué, ni ambitionné et qu'il aurait vu uniquement à son mérite que la renommée avait fait connaître jusqu'à Rome. Voici le fait, tel qu'on le tient en substance de ses auteurs, entre autres de Moutet de Salmoz: Histoire des Troubles d'Angleterre L. III.; La Reine d'Angleterre ayant demandé un chapeau de Cardinal pour un ecclésiastique qu'elle protégeait, le Pape Urbain VIII, à qui elle s'était adressé directement, fit entendre qu'il avait des raisons pour ne pas l'accorder au sujet qu'elle présentait; mais il déclara en même temps que ce qu'il ne pouvait pas faire pour lui, il le ferait très volontiers pour son confesseur. La lettre du Souverain Pontife tomba entre les mains du P. Philippe qui, se contentant de rendre compte à la Princesse de l'objet pour lequel elle avait écrit (ainsi qu'il était en usage de faire à l'égard de tant d'autres lettres qui passaient journellement par ses mains) eut la modestie de garder un profond silence sur ce qui le regardait personnellement.

Mais, tandis que la Cour de Rome pensait à le décorer de la pourpre, on lui destinait en Angleterre un traitement bien opposé à son élévation. Attaché, comme il l'était, par un emploi de confiance à l'épouse de l'infortuné Charles I, ce digne prêtre ne pouvait qu'être suspect à un

peuple qui avait juré la perte de la famille royale. Sous prétexte de quelques lettres
interceptées, dont on prétendait que l'une était de lui, le Parlement, ainsi que le rapporte
l'auteur du Mercure de l'année 1641, p. 837, présenta une adresse au roi pour l'engager
à proscrire tous les prêtres et religieux qui étaient auprès de la Reine. C'était au Père
Philippe qu'il en voulait spécialement, on peut mieux dire à la Reine elle-même qu'il
cherchait à mortifier en la privant de la ressource et des consolations qu'elle trouvait dans
les conseils de son confesseur. Charles I. n'ayant pas eu égard à la demande du Parlement,
celui-ci fit comparaître le Père devant lui pour rendre compte de sa conduite. Le Père
Philippe s'étant présenté, comme on peut le voir dans l'Histoire d'Angleterre de
Rapin-Thoiras, il lui fut adjoint de s'obliger par serment à découvrir tout ce qui avait
pu venir à sa connaissance et particulièrement tout ce qui serait relatif aux questions
qu'on lui ferait, ajoutant que, s'il ne le faisait pas de gré, on trouverait le moyen de l'y
forcer. Alors, sans s'étonner des menaces des juges, l'accusé répondit avec fermeté qu'il ne
pouvait prêter le serment qu'on voulait exiger de lui, parce qu'étant confesseur de la Reine
il ne savait rien qu'il ne fût révéler sans trahir ce qu'il devait à son ministère; que la
rigueur dont on pourrait user à son égard, ne l'épouvantait pas, étant disposé à tout
souffrir plutôt que d'agir contre sa conscience. Le Parlement, voyant qu'il avait à faire à un
homme sur l'esprit duquel les menaces faisaient si peu d'impression, se rebattit à exiger
qu'il déclarât seulement ce qu'il pouvait savoir des affaires secrètes concernant l'Etat.
A quoi il répondit qu'il avait toujours été si peu curieux des affaires de cette nature, qu'il
savait à peine ce qu'en disaient les Gazettes et que, s'étant renfermé dans les bornes de
son devoir, il ne pouvait pas leur donner de grands éclaircissements. On ne laissa pas pour cela
de faire apporter une Bible de la Version de Genève, lui commandant de mettre la main
dessus et de jurer qu'il découvrirait tout ce qu'il savait des affaires qui agitaient le
royaume. Mais il eut le courage de le refuser et de dire qu'il ne reconnaissait pas cette
Bible pour la véritable et pour la pure parole de Dieu.

Ce généreux témoignage rendu à la face des juges qui tranchaient presque déjà du souverain et
qui n'étaient que trop irrités contre les catholiques, les jigna de telle sorte qu'ils le firent
enfermer dans la Tour de Londres, d'où, après avoir reconnu que les menaces et toutes les

Livre III, p. 189

incommodités de sa prison n'étaient qu'un exercice et un nouveau lustre pour sa vertu, ils le remirent en liberté, lui faisant entendre qu'ils le faisaient par pure considération pour la reine; mais, en réalité, parce qu'ils ne savaient pas par où l'entreprendre avec quelque ombre d'équité, « ayant toujours vécu, dit l'auteur cité ci-dessus, avec tant de modération et fait sa charge avec une prudence et une charité si grandes et si chrétiennes que la malice même ne pouvait rien trouver à mordre à sa conduite qui ne respirait que sainteté et humilité. »

Tout ne rimant omettre de ce qui intéresse le P. Philippe, on va rapporter ce qui est dit de lui dans la vie d'Henriette Marie de France, reine d'Angleterre: « Le Parlement d'Angleterre ayant donné ordre de faire arrêter la Reine en 1641, le P. Philippe, son confesseur, ne fut pas exempt de cette violence. Il fut arrêté comme étant cru par ses conseils le premier auteur des disonnes prétendus dont on accusait la princesse. On l'interrogea sur plusieurs affaires. Mais les juges, quelques ses ennemis déclarés, trouvaient tant de candeur et de simplicité dans ses réponses qu'ils lui rendirent la liberté sans l'empêcher même de continuer ses services auprès de la Reine; et, ce qu'on doit admirer, au lieu de le persécuter davantage, ils conçurent une si grande estime pour lui qu'ils le nommèrent évêque en Irlande, où pourtant il n'alla jamais, parce que, ayant accompagné la Reine, quand elle se retira en France, il mourut peu de temps après son arrivée. » (Extrait de la part de cet historien qui ignorait que le P. Philippe avait vécu encore 3 ans 1/2 en France). Il eut toute sa vie un parfait détachement des dignités de l'Eglise et on en sera aisément persuadé par une action que je ne puis oublier. »

« J'ai marqué d'abord que le Pape donnait un chapeau de Cardinal à la Reine dans toutes les promotions qu'il faisait. Sa Majesté lui ayant nommé une fois un ecclésiastique de grande maison, le Pape trouva des difficultés en sa personne et pria cette princesse de vouloir bien lui en présenter un autre, ajoutant qu'il serait ravi que ce fût le P. Philippe. La Reine ayant reçu la lettre de Sa Sainteté la remit à ce Père sans la lire, le priant de voir ce qu'elle contenait. Le P. Philippe lui dit tout ce que le Pape lui écrivait sans lui parler des bonnes intentions de Sa Sainteté pour lui. La Reine le lut dans la suite et admira l'humilité de ce digne prêtre pour lequel elle eut dès une singulière vénération. »

Le récit de cet historien est conforme, comme on peut le voir à ce qui a été dit plus haut

de cette anecdote d'après l'auteur des Troubles d'Angleterre.

Cependant les affaires incitées au roi d'Angleterre devenant toujours plus fâcheuses, ce prince voulut que son épouse sortît du royaume et se réfugiât en France sous bruit et à l'insu de ses ennemis. Le P. Philippe se chargea de cette entreprise si délicate et y réussit très bien, lui ayant fait trouver, quinze jours qu'elle eût accouché de la princesse Henriette, un vaisseau armé de 44 pièces de canon sur lequel elle monta, et lui avec elle, et ils arrivèrent heureusement en France, au mois de Juillet 1644.

Deux ans $\frac{1}{2}$ après cet événement, le P. Philippe fut attaqué d'une maladie qui l'emmena à l'Oratoire et à l'infortunée fille d'Henri le Grand. Il mourut le 5 janvier 1647, après avoir reçu les sacrements ce même jour. Pendant sa maladie, cette respectable prisonnière l'honora d'une de ses visites; et, après lui avoir parlé longtemps en particulier, elle le quitta pour aller entendre la messe dans l'église de l'Oratoire, pendant laquelle elle pleura beaucoup, regrettant la perte d'un si saint et si excellent homme, qui l'avait si bien soutenue contre le poids de ses diversités et qui, par les sentiments de foi et de religion qu'il lui avait inspirés depuis plus de 20 ans qu'elle était sous sa direction, l'avait préparée à cette patience héroïque avec laquelle elle supporta la mort tragique du roi, son époux, le 8 janvier 1648.

Cet excellent père de l'Oratoire a laissé un manuscrit précieux, intitulé: Commentarius in Pauli epistolas et septem canonicas, auctore Roberto Philippo, Scoti, Congregationis oratorii presbitero. Cet ouvrage contient 636 pages in 8 et est écrit par abréviations, mais d'une manière nette et aisée. Il n'y a pas un mot du texte qui n'ait sa note, et note si juste, si littérale, si claire, si courte que je ne comprends pas, dit le P. Batherel, pourquoi on n'en a pas fait part au public. Il fait véritablement regretter la perte de la Théologie que le P. de Bérulle lui faisait travailler, tant cet échantillon fait juger que sa doctrine était celle d'un bon disciple de S. Augustin et de S. Thomas et qu'il avait l'esprit juste et net. Il s'attache principalement à établir par S. Paul nos dogmes controversés et à prévenir les sens erronés auxquels les hérétiques des derniers temps retournent son texte. Ce Ms est conservé à l'Institut de Paris.

Adry = Biblioth. des Ecrivains de l'Oratoire (Bibl. N^e fonds fr. 25.684) C. IV, p. 141 =

Robert Philippe, d'essai, mort à Paris le 5 janvier 1647.

Je ne sais, dit le P. Bougerel, si le Père Philippe a composé quelque ouvrage. Ce que je sais, c'est que c'était un prêtre d'une grande vertu. J'ignore sa patrie; mais le peu que m'apprend de lui M. de Salmonet, d'essai et un des solitaires de Port Royal, suffit pour me donner de lui une grande idée. Voici ses paroles. Je le transcris de mot à mot. (Il cite le passage de l'histoire des troubles de la grande Bretagne.)

— Le Père Philippe rendit au P. Morin plusieurs services littéraires et dans les Antiquités Ecclesiæ Orientalis on trouve quelques unes de ses lettres adressées au P. Morin.

— Robert Philippe, confesseur d'Henriette, reine d'Angleterre, refusa le chapeau de cardinal, mourut à Paris en 1647. Il a laissé un commentaire sur S. Paul mss. à l'Institution.

Voit: Histoire des troubles de la grande Bretagne. Livre III p. 432.

ATTENTION! Confusion
avec le P. Philippe.
Chauffour

Jean Dagens: Correspondance du cardinal Pierre de Bérulle, Paris, Desclée Brouwer, 1937, 3 vol. in 8 =

C. I, lettre 131, p. 229 = au P. Métezeau, supérieur à Tours, (avant le 2 février 1617)

Je vous supplie faire nos très affectionnées recommandations à tous nos Pères et Frères et me mander la disposition du P. Robert.

Lettre 141, p. 245, au P. Berthelin, supérieur à Nantes = 25 août (1617) =

J'espère que le P. Bougoing sur la fin de septembre sera vers vous et lors vous reviendrez avec le P. Robert.

Lettre 153, p. 264, au P. Métezeau, à Toulouse, 10 mars (1618) =

Je vous recommande beaucoup le P. Philippe.

Lettre 170, p. 294, au P. Métezeau, à Toulouse, 24 août (1618) =

Si vous voyez de ces bons pères disposés à s'associer avec nous, vous nous pourriez renvoyer le P. Philippe qui nous est bien nécessaire ailleurs. Sa patience nous a beaucoup édifiés et peut-être aura-t-elle jeté les semences d'un futur établissement à Garaison, en sorte que M^{rs} Auch soit partie sans m'en parler non plus que si jamais il n'y avait pensé.

Lettre 183, page 327 au P. Métezeau, prédicateur à Bordeaux, 23 X^{bre} (1618) =

J'ai grand besoin et besoin du bon Père Philippe et je vous prie que, si le P. Gastaud venait à Saintes ou à Bordeaux, qu'il le ramène et le nous ramène, ou par telle autre voie commode qui se présentera. Il y a longtemps que nous l'attendons. »

C. II, lettre 202, p. 17, au P. R. Philippe, février mars 1619 = (Philippe sans doute sup. aux Ardilliers)

Le soin que je dois avoir de l'honneur de Dieu et de la perfection des âmes, dans les maisons qu'il lui a plu nous donner, m'oblige encore plus d'avoir cet égard particulier en celles qui sont consacrées à lui, en l'honneur de sa Très Sainte Mère. C'est pourquoi je vous exhorte en la charge que vous avez, de veiller à cette obligation et de faire entendre à tous nos Pères que la St Vierge, qui a daigné nous donner sa maison, se courroucera contre nous, si nous manquons à ce devoir et si en un lieu où les autres viennent de bien loin chercher grâce et sanctification, nous qui y sommes établis pour recueillir ces grâces et les appliquer aux autres, manquons à la perfection de cette grâce et sainteté, à laquelle et notre profession et la sainteté du lieu nous convient. Je vous prie de ne permettre à qui que ce soit de sortir sans bons

des nôtres qui ont persévéré à servir la Reine à son contentement, (c'est le P. Philippe)
lettre 941, p. 682, au F. Chiensault, mai 1624 =

Je désirerais bien fort que le bon Père Philippe revît sa théologie pour l'imprimer, la rendant courte, sérieuse et solide; retranchant pour cela la superfluité des moindres questions et la multitude des arguments inutiles, en choisissant sur chaque matière principale une question importante, pour la traiter à fond, exercer les esprits et servir de modèle à qui on voudrait traiter d'autres. Il y a longtemps que je désire que ce bon Père imprime une théologie pour servir entre nous et à plusieurs personnes occupées dans le monde, qui n'ont pas le loisir de donner tant de temps à cette étude. Je vous prie donc de l'y déposer et de le faire commencer, et même, s'il a besoin de temps, de le décharger de son emploi, en mettant pour qq temps à sa place le P. de Sommar, car je crains que ceux de Lorraine ne nous enlèvent le P. Philippe et que nous ne perdions ce travail qu'il a déjà bien avancé et que nul autre que lui ne peut achever. Le peu que j'ai vu de ses écrits, m'a grandement contenté.

(Il était question d'un évêché en Lorraine depuis le début de mars 1624)

hors de la maison, ni de visiter les particuliers de la ville que rarement et sans grand sujet, ni de s'aller promener en leurs maisons des champs en aucune façon. Ceux qui ont besoin de prendre l'air, l'ont assez libre en la maison ou en la campagne; et si quelqu'un y a peine, mandez le moi, car je me tiens plus obligé de le mettre ailleurs que de le laisser introduire ces coutumes trop libres. La conversation inutile, et beaucoup plus celle qui est profane, doit être soigneusement évitée parmi nous, et si nous avons quelque peine ou infirmité d'esprit, nous ne devons la décharger aux étrangers, qui ne doivent voir que vertu et perfection en nous, pour y être attirés....

Lettre 209, page 26 au P. Philippe sup à Saumur, 16 mai 1619 =

Si monsieur le Principal de Saumur ne pouvait aller à Tours, au moins conservez le en intelligence avec vous et en qq. dépendance d'avis et assistance de la part de la Congrégation, car c'est un des fruits qu'on peut faire eussent les ecclésiastiques, et s'il ne pouvait ailleurs qu'en votre maison, ne l'éloignez pas, mais prenez un soin particulier de lui; car il y a obligation de les disposer à la grâce et au renouvellement d'esprit que d. S. leur présente par l'entrée....

Prenez garde aussi de ne pas manquer à satisfaire à la charité qu'on doit aux pèlerins et en l'assistance et en la diligence qu'il leur faut rendre outre les travaux ordinaires....

Tout le regard du dedans de la maison, si vous n'avez la force de parler à tous assemblés, priez Dieu et lui demandez grâce de parler à chacun en particulier, et faites par cette voie, secrète et familière le bien que vous voyez leur faire en général.

Lettre 273, p. 118, à M. de Beze, prédicateur à Lyon, 5 mai 1620 =

(Il lui demande de prendre soin de la maison de Lyon à la place de Bourgoing envoyé à Toulouse) et ajoute: Avant que le mois finisse, je vous enverrai le P. Philippe, votre ancien et fidèle adjoint pour enseigner la théologie à nos confrères et vous soulager en ce que vous desirez de lui.

Lettre 438, p. 395, au P. Philippe 1 août 1623 (Philippe alors à Toulouse)

Je vous recommande bien fort la maison d'institution comme étant le principal moyen de réussir selon Dieu, non seulement en cette ville, mais en toute cette province. Plus nous la différons et plus Dieu différa son assistance sur nous et il est impossible de si loin de soutenir longtemps tous les labours qu'il faut porter par personnes étrangères; celui qui nous y a appelés ne manquera pas en tout temps de nous y donner le secours de sa providence. Et il me semble que le secours qu'il nous veut donner, est par cette maison d'institution, tout-il lui a plu vous donner la pensée par lui-même et non par l'induction d'autrui.

Lettre 480, p. 468, Philippe à Bérulle, de Lyon 21 juin 1624 = lettre latine =

Nous savons par une dépêche de Spada du 15 juillet 1624 que Bérulle a fait part au Nonce de la lettre du P. Philippe et a vivement recommandé de le faire évêque d'Evrose, représentant que ses qualités étaient peu adéquates à cette charge, disant que par la bonté de sa vie, ses mœurs exemplaires, sa doctrine solide il était digne de toute recommandation, mais que pour le dire il était si peu actif, si simple, si mal doué pour la parole, qu'il ne paraissait nullement propre à pareille tâche. Il, et qui au reste, mû en partie par une profonde humilité, en partie par la connaissance de soi-même, il lui avait déclaré son aversion pour cet emploi. (Archives Vaticanes, Nunziatura di Francia, cod. 61, fo 300)

B. III - Lettre 545, p. 64 en note.

Le frère chevreaux écrit au P. Gibieuf le 15 août 1625 =

« ce qui fâche le plus notre R. Père est qu'il s'éloigne de la présence de nos Pères qui sont toujours à St-James tout contre Londres à 36 lieues d'ici. Il a seulement avec lui le P. Philippe et le P. Tancy.

Lettre 548, p. 68, à Gibieuf 15 août 1625 =

En note: toute la mission française fut renvoyée en France en Nov. sauf les P.P. de Sancy et Philippe.

Lettre 558, p. 81, au P. de Tancy, sept 1625 =

Le P. Philippe ne doit pas manquer tous les dimanches de prêcher aux domestiques de la Reine.

Lettre 603, p. 187 au P. de Tancy, mai 1626 =

Quant au P. Philippe, il peut satisfaire à l'office qu'on lui a destiné, pourvu qu'on lui donne un aide.

Lettre 759, p. 417, Philippe à Bagnio, 9 février 1629 lettre latine conservée au Vatican =

Il lui rend compte de la vie de la Reine.

Lettre 794, page 505, Bérulle à Richelieu, 14 juillet 1629 =

Dieu nous a mis en Angleterre et nous en retire maintenant. Il n'y a plus que son A. des

16

Robert Philippe

Robert Philippe était écossais. Il entra dans la Congrégation de M. de Beaulieu l'an 1617. Voici ce que rapporte de lui M. de Salmonet, solitaire de Port-Royal, (Histoire des troubles de la 3^e Bretagne L. III p. 432 et 433)

« Le P. Philippe, prêtre de l'Oratoire, était confesseur du Henriette de France, femme de
 « Charles I, roi d'Angleterre. Le Juri fut fait prisonnier l'an 1641, où il fut interrogé sur
 « les choses dont il ne se méloit pas. Il avait toujours vécu avec tant de modération, et fait sa
 « charge avec une prudence et une charité si grande et si chrétienne que la malice même ne
 « pouvait en trouver à mordre dans sa conduite si sainte et de si grande espérance d'humilité
 « qui est la première des vertus et la gardienne des autres. Nous manquons à ce que
 « nous devons à sa mémoire, si nous n'aurions qu'à sa mort une particularité de cette
 « vertu qu'il s'est efforcé de cacher toute sa vie. La reine ayant demandé au Pape
 « Urbain VIII un bonnet de cardinal, La Sainteté trouva quelque difficulté pour la personne
 « qu'elle recommandait, mais témoigna le vouloir donner ses volontiers au P. Philippe, s'il
 « plaisait à la reine de le nommer. Envisant à la Majesté pour cela, la lettre étant tombée
 « entre les mains de ce bon prêtre, et ayant appris ce qu'elle contenait par une personne
 « qui pensait lui apporter une agréable nouvelle, tant s'en faut que l'édit de cette
 « pourpre ne l'éblouit la vue, ou qu'elle flattât tant soit peu son esprit, qu'il résistât
 « à l'œuvre que le Pape faisait de lui, et ne donna pas la lettre à la reine. Or, après avoir été
 « quelque temps détenu prisonnier, il fut mis en liberté et continuant à rendre ses services
 « à P. M., il l'accompagna en France, où, au commencement de l'année 1647, il fut
 « saisi d'une maladie aigue dans la maison de l'Oratoire de la rue St-Honoré, où la
 « reine l'honora d'une de ses visites, et témoigna par ses larmes combien la peste qu'elle
 « allait faire lui était sensible. Enfin ce saint homme lui donna la bénédiction et mourut
 « la veille des rois de la même année. »

Ouvrages :

Commentarius in Pauli epistolas et 7 canonicas auctore Roberto Philippo, scoto,
 Congreg. Orat. Dom. Jura presbytero. Mss
 manuscrit conservé à l'Institut de Paris

R. P. BOUGEREL
 Bibliog-Orat. (T I, p. 79)
 Ms. de Montpellier

cf. de la notice 16

No 8232.

1867

L. Wicks

Cakey to 14th Nov

$$\begin{array}{r} 14 \\ \hline 15 \end{array}$$